

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Suzanne Lebeau voyage...

Raymond Bertin

Volume 28, Number 1, Spring–Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11953ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertin, R. (2005). Suzanne Lebeau voyage.... *Lurelu*, 28(1), 70–72.



(photo : Jeanne Davy)

Suzanne Lebeau voyage...

Raymond Bertin

Édition argentine de *L'Ogrelet*.Édition mexicaine de *L'Ogrelet* et de *Salvador*.

Le fait, rarissime, mérite attention : Suzanne Lebeau, auteure de théâtre pour enfants dont la réputation dépasse nos frontières, a vu récemment une dizaine de publications de ses pièces à l'étranger. Que ce soit en France, où elle est best-seller dans son domaine, au Mexique, en Iran, en Argentine ou au Portugal, que ce soit en espagnol, en persan, en slovaque, en corse, en maya ou en italien, chaque parution ou traduction recèle une histoire. Petit voyage autour du monde de Suzanne Lebeau.

Hasard ou aboutissement d'une longue démarche? Elle ne sait pas... «Il y a beaucoup de choses qu'on fait volontairement en sentant qu'elles sont reliées les unes aux autres, mais en ce qui concerne ces publications, je ne saurais pas expliquer pourquoi. Pourquoi, en France, y a-t-il deux rééditions au même moment?» s'interroge-t-elle, avant d'enchaîner : «Au Mexique, je peux l'expliquer : ç'a été un coup de foudre absolument réciproque entre le pays et moi. Je suis arrivée dans un festival, je ne connaissais pas la pratique artistique des Mexicains. Je ne connaissais rien du Mexique, excepté ses plages de vacances. Et la tendresse que j'avais pour les gens du peuple dans les villages. Pourtant j'avais été trois fois en vacances là-bas, j'avais vu des pyramides, des choses officielles. J'étais invitée au festival Telón Abierto, à Aguascalientes, à six heures de Mexico. J'y suis restée six jours et suis tombée en amour avec le Mexique, avec tout ce que j'ai senti comme courants d'idées, comme besoin d'échanges.»

L'accueil du Mexique

À ce festival, elle livra une conférence en espagnol — qu'elle avait fait traduire et reprise car elle ne parlait pas la langue à l'époque — devant une salle bondée. C'était il y a sept ou huit ans. «La réaction fut tellement forte, se souvient-elle; il y avait des praticiens de tous les âges... il y a quelque chose

de très convivial au Mexique : on retrouve le même métissage parmi les artistes qu'au sein de la population.» Début de l'idylle : après ce passage, l'auteure et codirectrice artistique du Carrousel fut invitée dans de nombreux festivals à donner des ateliers d'écriture; elle passa deux mois à Mexico à travailler avec des auteurs mexicains. La compagnie présenta ses spectacles dans la capitale et en tournée, chaque année depuis, avec un succès qui n'a rien d'anodin.

«Tous les Mexicains s'entendent pour dire que le théâtre jeunes publics au Mexique, c'est avant et après *L'Ogrelet*, lance l'auteure; ç'a vraiment été une démarcation. J'ai travaillé avec beaucoup de jeunes auteurs, avec des auteurs de métier, et tous étaient rendus exactement à avoir besoin de *L'Ogrelet* pour se permettre, je dirais, de dépasser certaines règles intrinsèques à cette pratique — pour que les spectacles se vendent, etc. — mais ils en avaient envie, ils en avaient besoin et *L'Ogrelet* leur a donné cette permission.» L'audace, l'exigence, la nécessaire transgression des règles et des chemins tout tracés marquent toute la démarche d'écriture de Suzanne Lebeau. À l'été 2002, la revue théâtrale *Paso de Gato* publiait *El Ogrito* en version intégrale, avec une photo d'une production mexicaine en couverture. Un an plus tard, la plus importante maison d'édition théâtrale au pays, El Milagro, lançait un volume double incluant *El Ogrito* et *Salvador*.

«J'ai été extrêmement gâtée au Mexique, admet modestement Suzanne Lebeau : imaginez, ils organisent un lancement de ce livre, mais un vrai lancement comme moi je n'en ai jamais eu! Je ne sais pas combien d'invitations ont été envoyées, mais il y avait soixante, soixante-dix personnes dans un bar très à la mode et David Olguín, l'éditeur, n'arrêtait pas de s'excuser du fait qu'il n'y ait pas assez de gens...» Puis, un message lui parvient de l'Université de Veracruz : un géant du théâtre mexicain, Emilio Carballido, souhaite aussi publier *L'Ogrelet*.

«Ça, c'est un phénomène, dit-elle, c'est comme un personnage entre Gratien Gélinas et Michel Tremblay : c'est un peu le fondateur de la dramaturgie mexicaine et l'auteur qui a le plus écrit, qui est encore le plus joué, avec toujours une dizaine de pièces à l'affiche au Mexique! Comme la pièce faisait déjà l'objet de deux publications, j'ai proposé les *Contes d'enfants réels*, étant donné qu'on les jouait à la Feria de Guadalajara, qui portait sur le Québec, et en tournée dans le Centro Occidente et à Mexico. On lui envoie le texte et il dit : je le publie.» Ainsi paraissait à l'hiver 2004 aux Éditions Tramoya : *Cuentos de niños reales*, avec en préface un article d'une journaliste de *La Jornada*, un quotidien important : *Qui est Suzanne Lebeau?*

Les traductions se ramassent à la pelle...

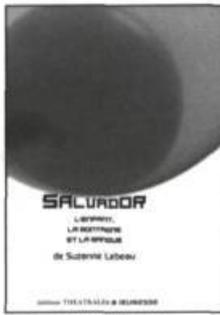
L'auteure précise que la traduction de ces textes existait déjà car le Carrousel les jouait en espagnol comme en anglais. Jusqu'à présent, ses pièces étaient traduites par Cecilia Iris Fasola, «une excellente traductrice, très respectueuse, qui me demande toujours mon avis, me fait lire les textes et, même quand je ne parlais pas espagnol, je comprenais les traductions : on comprend parce qu'on connaît tellement le texte! Ces exercices sont toujours enrichissants : quand on lit une traduction de ses textes, beaucoup de choses qui nous ont échappé, écrites de manière involontaire, nous sautent au visage!»

«Maintenant, poursuit-elle, certains textes ont été traduits par des Mexicains, plusieurs ont été un peu adaptés — *L'Ogrelet* avait été adapté —, ils ont traduit les *Contes à rebours*, *Conte du jour et de la nuit*, qui seront publiés, ainsi qu'*Une lune entre deux maisons*, créée en février au Centro Cultural Helénico, une salle importante à Mexico.»

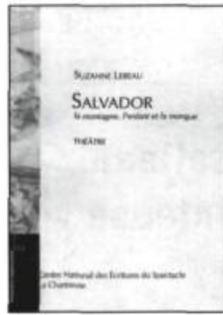
Parmi les petits miracles surgis sur la route de l'auteure, il y a la traduction en



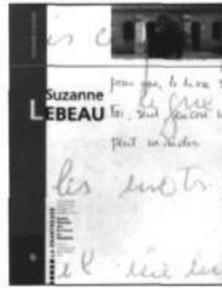
L'Ogrelet, édition française.



Salvador, édition française.



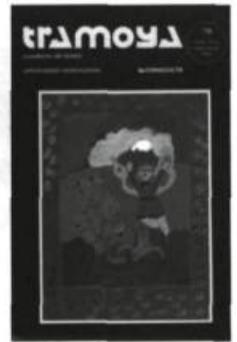
Première publication de la pièce **Salvador**, au Centre National des Écritures du Spectacle.



Itinéraire d'auteur sur Suzanne Lebeau, au CNES/La Chartreuse.



Paso de Gato, revue mexicaine de théâtre, présentant le texte intégral de **L'Ogrelet**, première édition mexicaine.



Revue mexicaine où parut la traduction **Contes d'enfants réels**.

maya de *L'Ogrelet*. Une année où le Carrousel devait jouer la pièce à Merida, le décor ne fut pas livré et l'équipe en fit une lecture publique : «Des jeunes du Yucatán ont alors décidé de la traduire. Ce texte les avait tellement touchés en lecture, ils ont dit : on va essayer avec les enfants et les lectures vont peut-être nous permettre de rejoindre des enfants qu'on ne rejoint jamais. Ils l'ont lue à des communautés éloignées, dépourvues de tout. Et là ils ont décidé de faire une mise en scène. Ils l'ont jouée, très peu car ils n'ont pas été soutenus.»

Suzanne Lebeau s'emballa lorsqu'elle parle du Mexique. Elle souhaiterait que cette culture si riche soit mieux connue chez nous : «Il y a une vitalité artistique au Mexique qui me bouleverse, me passionne! Une forme d'échange, une facilité à faire circuler l'information. Je suis profondément amoureuse de l'art mexicain, j'aime le côté baroque, qui me séduit autant qu'il me fait poser des questions, à moi qui suis dans une logique d'écriture tellement rigoureuse, avec un développement basé sur le sens, préoccupée de toujours amener des liens, alors qu'eux, c'est éclaté, c'est fou, c'est plein de couleurs!»

Succès d'édition en France

L'histoire d'amour avec la France remonte à plusieurs années, mais la publication en 2002 du livre *Itinéraire d'auteur*, entièrement consacré à Suzanne Lebeau¹, marqua une sorte de consécration : «Ce livre est important comme reconnaissance, c'est certain, mais pour moi, c'a été de me rendre compte de tout le chemin parcouru, parce que tu ne t'en aperçois pas quand tu es dans la vie quotidienne, toujours dans l'action. Il a fallu prendre le temps de m'asseoir, de faire le ménage de tous mes plans d'animation, de tous les textes que j'avais écrits à côté, qui traînent dans l'ordinateur. À un moment, on m'a dit : arrête, on en a assez. Mais je vais y revenir : c'est avec ça que j'ai bâti ma dé-

marche d'auteure, ma recherche, le travail avec les enfants, les enseignants, les professionnels, comment les enfants m'ont amenée à prendre plus de risques chaque fois...»

La même année, les Éditions Théâtrales rééditaient *Salvador*, qui connaît un succès de vente exceptionnel pour un livre de théâtre avec près de six mille exemplaires vendus! La même maison publiait *L'Ogrelet* en 2003, qui à son tour allait se classer parmi les «meilleurs vendeurs» de l'éditeur, qui intégrait aussi un extrait de *Salvador* à son *Anthologie des auteurs dramatiques de langue française 1950-2000, De Godot à Zucco*.

L'auteure croit que ce sont surtout les enseignants qui achètent ces livres : «L'Éducation nationale publie une liste de textes suggérés, *Salvador* en fait partie, mais pas *L'Ogrelet*, note-t-elle. *Salvador* est un texte qui crée un certain consensus : il ne provoque pas autant de réactions négatives que *L'Ogrelet*, peut-être parce que plus imprégné de bons sentiments, comme les adultes les aiment; c'est une œuvre bien écrite, moi j'aime l'histoire de *Salvador* et je sais pourquoi je l'ai écrite comme ça, parce que j'ai travaillé avec des enfants qui m'ont dit : «On n'a pas de compassion et on n'aime pas les victimes.» Alors j'ai choisi un destin heureux, ce que je n'aurais probablement pas fait si j'avais écrit pour les adultes.»

Fière de ces publications, elle se souvient avec émotion d'une expérience d'écriture en Corse où, à la demande du Théâtre Alibi, elle a créé une pièce avec les enfants, *C'era una volta a notte / Il était une fois la nuit*, parue en édition bilingue, français et corse, ce printemps. L'expérience s'est déroulée sur plusieurs mois et fut instructive : «Ce qui m'a le plus fascinée, dit-elle, c'est de voir à quel point les enfants ont appris sur l'écriture dramatique et à quel point ils sont devenus d'excellents critiques de théâtre, arrivant à faire des liens entre plusieurs choses qui, au départ, avait l'air totalement disparates.»

L'Iran, un autre monde...

Encore plus inusitée, touchante, est l'histoire de l'édition en persan de *Salvador*. «J'ai reçu un jour un appel d'une fille qui s'appelle Faridé..., une Iranienne qui étudiait le métier de traducteur à l'Université Laval, raconte Suzanne Lebeau. Elle me dit : «J'ai lu ce texte et je veux absolument le traduire car, pour moi, c'est un acte de résistance. Le rôle de la mère est si important, le rôle de la femme est si beau, je veux qu'il soit publié en Iran.» Je lui ai donné mon accord. J'ai reçu ce livre par la poste un jour et je suis incapable de la retrouver. Chaque fois qu'elle m'a envoyé un courriel, je lui ai retourné des messages pour lui demander ses coordonnées. Et je reste deux ans, trois ans sans nouvelles. Tout à coup, je reçois un message : «As-tu reçu le livre? Je m'appelle maintenant Faridé...», elle a changé de nom. Des gens qui ont vu le livre me demandent son adresse. Je n'ai que cet exemplaire. Je l'ai rencontrée une fois à Montréal, une toute petite femme très discrète... Et c'a vraiment été publié! Son dernier courriel date de mai 2004 : «Je suis très contente de savoir que vous avez reçu *Salvador*. C'est dommage que je ne puisse pas vous montrer jusqu'à quel point j'ai essayé que le texte garde sa beauté originale en langue perse. Je me contente seulement de vous dire que dès ses premiers pas dans sa nouvelle vie, durant tout le processus de publication, du bureau du ministère de la Culture jusqu'à la lithographie, tous les gens qui avaient ces pages entre leurs mains montraient une grande admiration pour ce livre.»

Autre curiosité : une productrice de la radio nationale de Bratislava, en stage à La Chartreuse, lieu de résidence pour écrivains en France, a décidé de créer *Salvador*, sous forme de dramatique radio, en slovaque. Y aura-t-il des suites? Une publication? Une production à la scène? Qui sait? Le hasard fait que trois textes de Lebeau sont en voie d'être traduits en allemand, une première :



(photo : Josée Lambert)



Édition iranienne de Salvador.

72

Sylvie Belleau : une conteuse venue du théâtre

Raymond Bertin

«Un professeur de traduction, en Belgique, avait deux étudiantes allemandes qui souhaitaient traduire les *Contes d'enfants réels* et les *Contes à rebours*. Et une comédienne mexicaine, qui a vu la production au Mexique, veut produire *L'Ogrelet* en Allemagne où elle habite depuis quinze ans...»

Aller de surprise en surprise semble être le lot de l'écrivaine : «Tous mes textes ont été traduits en portugais, tous ont été joués et je n'ai jamais eu l'ombre d'un contact avec une seule personne portugaise, s'étonne-t-elle. C'est étrange, je les découvre sur Internet ou par le biais de la SACD, par des lettres d'autorisation. Je n'ai jamais compris pourquoi ils me traduisent tellement, pourquoi ils me jouent tellement et pourquoi ils ne m'écrivent jamais! Je vais le faire un jour. J'ai été traduite en catalan, en flamand, en anglais beaucoup, jouée en Australie et en Nouvelle-Zélande. En Suisse, en Italie. En Allemagne, jamais. Puis, étrangement, au Canada anglais, je n'ai aucun succès. Je n'ai jamais réussi à faire publier un texte, jamais un de mes textes n'a été joué. Mais là, on me promet qu'on va s'en occuper!»

Ajoutons qu'en Argentine, les Éditions Bajo la Luna+Norte/Sur lançaient en janvier 2004 une autre édition espagnole de *El Ogrito* et ce vaste portrait est à peu près complet... Après trente ans de création, Suzanne Lebeau, qui, par l'enseignement, garde contact avec les jeunes auteurs, ne désarme pas : «Je me dis toujours : tout ce qu'on a exploré en trente ans, c'est fabuleux, mais ce qui reste à explorer, c'est le monde entier! Je dis aux jeunes : expérimentez, de grâce ne refaites pas le chemin qu'on a fait, allez au-delà!» Beau défi pour ceux qui commencent, avec l'espoir de quelques surprises un jour...

lu

Note

1. Voir notre critique dans *Lurelu*, hiver 2003, vol. 25, n° 3, p. 73.

On observe au Québec, depuis quelques années, un retour en force, un renouveau du conte traditionnel, art de la parole millénaire qu'on actualise, qu'on urbanise, auquel on redonne vie comme certains à la musique traditionnelle devenue «néo-trad». Le phénomène se restreint en bonne partie au conte pour adultes. Pourquoi? Sylvie Belleau, auteure, comédienne et conteuse, fondatrice du Théâtre de la Source et animatrice du Théâtre de l'Esquisse, offre au jeune public une programmation annuelle de conte et de théâtre depuis près de quinze ans! Nous l'avons rencontrée. Itinéraire d'une passionnée.

Une jeunesse voyageuse

«Mes parents me lisaient des histoires», dit-elle simplement pour expliquer l'origine de sa vocation. En fait, elle fut initiée très tôt aux contes du monde : «Dans les contes russes, à neuf ans, je découvrais des filles intelligentes, actives, fortes, rusées, qui sortaient souvent les garçons du pétrin. Des personnages féminins auxquels je pouvais m'identifier davantage qu'à la Belle au bois dormant, qui passait son temps à dormir, ou à Cendrillon, qui vivait dans les cendres et qui, parce qu'un beau garçon la trouvait de son goût, devenait quelqu'un. De fil en aiguille, je suis tombée dans les contes et légendes du Japon, de la Chine, dans la mythologie grecque et les contes amérindiens.» Ajoutez à cela une vie de déplacements, trois ans à Paris enfant, un an en Angleterre à l'adolescence, et vous avez déjà un esprit ouvert aux autres cultures.

Mais avant de devenir conteuse, Sylvie Belleau a fait quelques détours. Inscrite au baccalauréat en art dramatique à l'Université du Québec à Montréal, elle y fera une rencontre déterminante : «J'ai rencontré le kathakali, la danse indienne, par l'entremise de Larry Tremblay¹. Et j'ai été fascinée parce que le kathakali n'exprime pas la réalité, c'est le théâtre du royaume des dieux qui se mé-

lange à celui des hommes. Un an plus tard, à dix-huit ans, je prenais mon sac à dos et je partais en Inde étudier la danse kathakali, qui, en fait, est une danse réservée aux hommes...» Ce sera le premier de quatre séjours là-bas, dont deux assez longs. À son retour au Québec, elle se joint au Groupe de la Veillée où elle participe au spectacle *L'Idiot* de Dostoïevski, pendant trois ans; un travail d'approfondissement sur les archétypes, sur la gestuelle, qui a tout pour lui plaire.

De la danse au théâtre au conte...

Elle quitte alors l'UQAM pour entreprendre des études en cinéma à l'Université de Montréal. Puis, en 1985, elle fonde le Théâtre de la Source, dont elle est jusqu'à ce jour l'auteure maison et la directrice artistique, pour lequel elle a écrit onze pièces de théâtre, dont dix pour le jeune public, produites professionnellement, et plus de quarante pièces destinées à être jouées par des enfants en milieu scolaire. Puisant aux sources culturelles d'ici et d'ailleurs, intégrant la musique, le chant et la danse, la compagnie se veut un lieu de rencontre entre le théâtre, le conte et la légende. Parallèlement à la création de ses premiers spectacles, Sylvie Belleau s'active aussi auprès des bibliothèques scolaires : «On m'a demandé de faire de l'animation autour des livres, alors, au lieu de lire, je me suis improvisée conteuse pour la première fois, et ça ne m'a plus quittée...»

Le conte n'a-t-il pas pris le pas sur le théâtre, dans son cas? «La question devrait être : "Qu'est-ce qui se vend?" lance-t-elle. Notre compagnie de théâtre est à petit budget, c'est une jeune compagnie, même après vingt ans d'existence! Les écoles ont de moins en moins d'argent, elles ont l'impression de gérer un entonnoir depuis quinze ans. Le conte coûte moins cher qu'une pièce de théâtre, j'ai commencé à recevoir plus de demandes comme conteuse que comme comédienne.» Le travail dans les écoles la